

PONENCIA Nº 4 (MARRUECOS)

“Uso del agua e hydraulica árabe. Jardines entre desiertos”

«Usage de l'eau et hydraulique arabe. Jardins entre déserts »

Ponente: Mohammed El Faïz

Profesor de Historia Económica en la Universidad de Cadi Ayyad de Marrakech

L'Empire de l'Islam s'est étendu sur des régions géographiques et naturelles aux reliefs et aux ressources variées (montagnes, plaines, oasis, etc). Cependant, ce qui domine l'ensemble des territoires de cette civilisation, c'est un climat aride et semi-aride. D'où l'importance de l'eau qui devait répondre aux besoins agricoles, urbains et ludiques.

Pour étudier l'hydraulique dans ses rapports avec l'art des jardins, il convient de remonter au temps des Califes d'Orient (IX-Xe Siècle) qui fut marqué par la naissance de l'Ecole Arabe de l'Eau. Sans trop s'attarder sur la description de l'héritage oriental, il nous semble important de parler plus longuement de la formation, à partir de la fin du XIe siècle, d'une branche hydraulique « andalousienne », plus pragmatique, capable non seulement de poursuivre l'effort de développement de l'infrastructure hydraulique, mais aussi d'envoyer ses experts pour intervenir dans d'autres régions de l'empire. Rien n'exprime mieux l'esprit de cette Ecole que les ouvrages d'art et les paysages irrigués qui se succèdent du Yémen à l'Espagne.

Partant de cette évolution historique, on montrera comment l'eau fut fondatrice à la fois de l'horticulture et de l'art des jardins. Les exemples puisés dans l'époque de la dynastie almohade (XIIe siècle) -lorsque Marrakech et Séville furent les capitales d'un même empire- pourront nous aider à illustrer la relation entre la maîtrise de l'eau et le développement de nouveaux savoirs (botanique, agronomie) nécessaires à l'accomplissement de l'art des jardins. Ce dernier, plus qu'un raffinement horticole et paysager, deviendra un facteur de rapprochement des deux rives de la Méditerranée.



(Dessin 1-Désert avant l'Agdal)

De l'Euphrate à Guadalquivir : les héritages d'une hydraulique conquérante

On peut situer entre le IX^{ème} et le XII^{ème} siècle « l'âge d'or » de l'hydraulique arabo-musulmane. Non seulement les figures les plus importantes de l'Ecole arabe de l'eau ont vécu durant cette période, mais on a vu se développer une riche expérience de terrain et des progrès considérables dans la maîtrise de l'eau.

L'hydraulique dans la Péninsule ibérique fut un grand moment du développement de l'hydraulique arabe de manière générale. Un moment certes privilégié. Mais on ne peut le comprendre et l'interpréter correctement qu'en liaison avec la formation de l'Ecole arabe de l'eau à Bagdad et la constitution des empires almoravide et almohade (XI^{ème}-XIII^{ème} siècle).

Après une première phase empirique, qui semble avoir duré jusqu'à la fin du Califat Omeyyade (VIII^{ème}- XI^{ème}), les témoignages indiquant la constitution d'une administration hydraulique bien structurée commencèrent à se multiplier. On dispose aujourd'hui d'un grand nombre de travaux qui furent consacrés à la question hydraulique dans l'Espagne musulmane. Ces travaux montrent que la maîtrise de l'eau a concerné aussi bien l'exploitation des eaux de surface que des eaux souterraines.

Les Arabes, dès leur installation dans la Péninsule ibérique, ont réussi à mobiliser les eaux des fleuves existants et à les utiliser au bénéfice de l'irrigation, des installations industrielles et de l'alimentation de la population des villes nouvelles en eau potable. Depuis l'étude déjà ancienne de Norman Smith, on connaît relativement bien les apports du monde musulman et d'al-Andalus à l'histoire des barrages. Dans ce domaine particulier, les ingénieurs musulmans avaient la possibilité d'accéder plus facilement, grâce à la langue arabe, aux connaissances accumulées dans les régions qui furent depuis une haute antiquité des foyers de l'innovation et de l'ingénierie hydraulique. Les idées élaborées sur les bords du Tigre et de l'Euphrate pouvaient ainsi atteindre rapidement l'extrême occident musulman (Afrique du Nord, Andalousie, Sicile).

C'est sur le Guadalquivir qu'on rencontre les barrages les plus anciens. Les ingénieurs arabes ont développé aussi bien la technique des barrages de dérivation que celle des barrages réservoirs. On cite souvent les ouvrages de Cordoue aux multiples fonctions : actionner les moulins à eau, protéger la cité contre les crues, alimenter la ville en eau potable, etc. D'autres barrages moins spectaculaires sont construits à Valence, à Murcia et à Grenade. L'archéologie a permis également de documenter quelques barrages réservoirs dans les provinces de Jaen et d'Almeria.

Tous ces grands ouvrages fonctionnaient en liaison avec un réseau étendu et complexe de *séguías* (canaux) qui constituait le principal système de transport et de distribution des eaux d'irrigation. Ces *séguías*, pourvus de répartiteurs plus ou moins élaborés, assuraient également le fonctionnement des moulins à eau.

En plus des travaux de mobilisation, de transport et de distribution de l'eau, al-Andalus se distingue par la place accordée au machinisme hydraulique. Les témoignages textuels et archéologiques indiquent l'usage répandu des roues hydrauliques (norias), des machines à godets (saniya), des moulins à eau et d'autres appareillages hydrauliques, tels les balanciers.

Mais l'exploitation des eaux souterraines n'atteindra son meilleur rendement qu'avec l'adoption de la technologie révolutionnaire des Qanat (galeries drainantes souterraines). L'étude de ce système- qui a donné de Madrid, depuis sa fondation au IX^{ème} siècle, l'image d'une cité construite sur une mer d'eau douce- est aujourd'hui

suffisamment avancée. M. Barcelo et son équipe ont mis dernièrement en valeur les grandes réalisations accomplies à Majorque, où le tissu des galeries captantes a atteint sa plus haute densité.

Les bouleversements introduits par les nouvelles technologies de l'eau ne se sont pas limités aux plaines et aux huertas (banlieues jardinées). Ils ont également touché les zones de montagne, où le peuplement arabo-berbère fut à l'origine du développement du système des cultures en terrasses.

Telles sont, brossées à grand traits, les lignes de progrès de l'hydraulique d'Al-Andalus qui fut à l'origine des succès de la nouvelle horticulture et de l'art des jardins.



(Dessin 2-Moulins sur le Guadalquivir)

L'eau fondatrice de l'horticulture et de l'art des jardins

Le fait intéressant à noter dans la situation de d'Al-Andalus, c'est l'émergence de l'horticulture comme branche de savoir et d'innovation. Tout un corpus de connaissances s'est constitué progressivement, touchant les domaines variés de la botanique et de l'agronomie. Ce sont ces sciences auxiliaires qui vont stimuler les progrès horticoles.

La période du Califat de Cordoue (929-1031) fut marquée par le développement des études médicales, pharmacologiques et botaniques. Les sources historico-biographiques nous permettent de relever parmi les nouvelles branches de savoir celles de la botanique et de l'horticulture. Les généalogies des savants font souvent références aux professions de botaniste (*nabâfî*) et d'horticulteur (*shajjâr*). Le développement des connaissances botaniques en Andalousie fut stimulé à ses débuts par les voyages en Orient, la lecture du *Traité des plantes* d'al-Dinawarî (mort en 895) et la traduction de la *Matière Médicale* de Dioscoride du grec en arabe. Une équipe de savants musulmans, juifs et chrétiens a collaboré à cette traduction qui fut effectuée en 948 et connut un grand nombre de révisions et de commentaires.

Loin de se contenter de cet héritage, les savants de l'Andalousie ont réussi à l'améliorer et à l'augmenter de leurs découvertes et observations personnelles. La liste des ouvrages écrits a continué à s'enrichir de l'apport de générations

successives de botanistes qui ont vécu durant les phases de la domination des Rois Tayfas(1035-1088), de la réunification almoravide et almohade (1090-1229) et des débuts de la dynastie Nasride de Grenade(1237-1492). On retiendra les noms d'Abu Ja'far al-Ghâfiqî (mort en 1165), d'Abû l-Abbas ibn al-Rumiyya (mort en 1240) et Ibn al-Baytâr (mort en 1248) qui fut un des plus grands botanistes de l'Islam.

Sur le plan des connaissances agronomiques, on peut qualifier la période qui va du XI au XII de « moment andalous » dans la marche générale du progrès agricole. Séville, après Cordoue et Tolède, est devenue une capitale agricole et la Mekke des agronomes. Mais, plus que Séville, c'est son hinterland l'Aljarafe(transcription du nom arabe al-Sharaf), qui a constitué le laboratoire de la nouvelle agriculture. Un homme, le sévillan Ibn al-'Awwâm, incarna pour l'ensemble du monde arabo-musulman la figure du plus grand savant agronome et naturaliste du Moyen Age. Son livre d'agriculture (kitâb al-filâha) véhicule un enseignement de dimension méditerranéenne qui dépasse les limites de l'Espagne musulmane et intègre l'expérience agricole de terroirs divers : Babylonie ancienne, Syrie romano-byzantine, Asie Mineure, Péninsule ibérique, Afrique du Nord, etc.

Ibn al-'Awwâm a réussi à traiter, en quelque mille cinq pages, des différents aspects de l'économie rurale. L'œuvre, divisée méthodiquement en deux parties et trente quatre chapitres, impressionne le lecteur par la variété des thèmes abordés. En se limitant à l'agriculture proprement dite, on y trouve développées des connaissances relatives à la pédologie, à l'irrigation, à la théorie et la pratique de la fertilisation, à l'art des jardins, à l'arboriculture fruitière, à la phytiatrie, aux procédés de la greffe, aux techniques de conservation des fruits et graines, aux méthodes culturales(travail du sol, irrigation, taille et émondage des arbres...), aux cultures potagères et maraîchères , à la floriculture, à la panification, à la distillation, etc.

l'Aljarafe fait partie de toute une série de stations expérimentales qui ont essaimé un peu partout en Andalousie et ont été à l'origine du renouveau agronomique et botanique que cette région a connu entre le XI^e et le XIII^e siècle. Grâce à ses potentialités naturelles et à sa proximité d'une grande métropole urbaine (Séville), ce site est devenu un haut lieu de la recherche horticole.

Les plantes qui ont migré des parties orientales de l'Empire Monde de l'Islam vers les parties les plus occidentales furent nombreuses et variées (Riz, canne à sucre, coton, bananier, safran, aubergine, épinard, pastèque, etc.). On se limitera ici à citer la canne à sucre et les bananiers qui se sont acclimatés dans l'Andalousie de la Méditerranée, occupant une zone qui va d'Almeria aux environs de Gibraltar. C'est dans ces régions chaudes et douces d'Al-Andalus que les Arabes ont pu, grâce à la maîtrise de l'hydraulique, réaliser la première « tropicalisation » dans l'histoire de l'Europe du sud, avant que la découverte de l'Amérique ne favorise une seconde tropicalisation plus vaste et plus étendue.

Les agronomes hispano-arabes vont ainsi contribuer à l'amélioration des méthodes de sélection et de multiplication des différentes espèces végétales. Grâce au progrès des techniques horticoles, L'Espagne musulmane a connu ce que nous avons qualifié d'"agrumomania" semblable par son intensité à la "tulipomania", qui va se saisir des Hollandais quelques siècles plus tard (XVII^e siècle) .

Le luxe horticole poussait les Arabes de cette époque à cultiver les agrumes non seulement pour l'usage de leurs fruits , écorces et pépins, mais aussi pour orner et embellir leurs jardins. On ne compte plus le nombre et les domaines d'utilisation des différentes espèces de citrus.

Cette fièvre n'a pu être apaisée que par le développement des jardins qui vont servir non seulement de lieux d'acclimatation, de multiplication et d'amélioration des

nouvelles plantes, mais aussi de cadre où l'imagination créatrice des agronomes et des jardiniers arabes va s'abandonner à la recherche des greffes les plus étranges, des fruits aux formes extraordinaires et à l'exploitation des potentialités ornementales et décoratives des différents végétaux..

Le progrès des études botaniques et agronomiques fut intimement lié à la naissance et au développement de l'art des jardins.

Les sources historiques font mention, dès le VIIIème siècle, du premier jardin botanique andalous fondé par Abd al-Rahmân I (756-788) dans son Palais al-Rusâfa, en souvenir de la Syrie. C'est de ce pays que le Calife Omeyyade a fait venir, grâce à ses deux émissaires , Yazîd et Safar (d'où l'appellation *safarî*) des semences et des plants rares qui, après leur acclimatation, seront diffusés dans l'ensemble de l'Andalousie musulmane.

Loin de disparaître avec la chute de la dynastie Omeyyade, les jardins botaniques ont continué à jouer un grand rôle dans la diffusion des nouvelles plantes, surtout à l'époque des Rois Tayfa . A Tolède , le mouvement semble avoir connu un début d'institutionnalisation assez important pour qu'al-Mâmûn Di-l-Nûn (1043-1075) éprouve le besoin d'attacher à son jardin royal les services d'un médecin botaniste (Ibn Wâfid) et d'un agronome (Ibn Bassâl).

Le même processus peut se reconnaître ailleurs: à Séville avec la construction du jardin d'Ibn Abbâd (1069-1090) appelé *Hâ'it al-Sultân* (L'Enclos du Sultan); à Almeria où Ibn Sumâdih (1085) a édifié un grand jardin nommé *al-Sumâdihyya*; à Saragosse, Valence, Tortosa, Grenade et toutes les localités où la mode des jardins a pu avoir ses mécènes et ses bailleurs de fonds.

On retiendra de l'évolution millénaire de l'art des jardins dans l'Occident Musulman (Afrique du Nord et Espagne musulmane), un des moments qui nous semble fondateur et qui fut marqué par la naissance du modèle des Agdal (ou Bouhayra) sous le règne de la dynastie des Almohades (1130-1269). Ce modèle, en plus des caractéristiques qui le distinguent, portait en lui les germes d'une idée féconde et généreuse : celle du jardin planétaire.

De l'Agdal de Marrakech à la Bouhayra de Séville : une utopie du jardin planétaire ?

Les historiens utilisaient généralement trois termes pour désigner le nouveau modèle de jardins créés à l'époque almohade (1130-1269) : Bouhayra, Agdal et Boustân. En fait, ces mots se réfèrent à un même objet : il s'agit des jardins royaux qui se trouvaient à proximité des Palais des Sultans dans les villes impériales de l'Occident Musulman. Ces espaces sont généralement étendus, divisés en enclos et entourés de remparts. De Marrakech à Séville, en passant par Rabat, Ceuta et Gibraltar, les Almohades ont planté le décor de leurs jardins et les ont dotés de ressources hydrauliques abondantes.



(Dessin 3-Bassin dar al-Hana-Agdal)

L'Agdal de Marrakech fut fondé en 1157 par le Calife 'Abd al-Mu'min (1133-1163) . Il s'étend sur près de cinq cents (500) hectares de vergers. La Bouhayra de Séville fut construite en 1171 par 'Abû Yaqûb Yûsuf(1163-1184).

Grâce au témoignage d'Ibn Sâhib al-Salât, le chroniqueur de la dynastie almohade, on peut suivre l'histoire de la création de la Bouhayra de Séville. Cette description laisse supposer que l'auteur a pu s'intéresser, ailleurs, probablement dans la partie perdue de son ouvrage, au phénomène de la naissance des jardins royaux de Marrakech. Mais, on peut aussi considérer qu'il a voulu limiter sa description à un modèle de jardin valable pour les deux capitales almohades.

"Durant ce mois de la même année (1171), écrit l'auteur, le commandeur des croyants (Abû Ya'qûb Yûsuf), fils du commandeur des croyants, ordonna la construction de ses palais bienheureux, connus par le nom d'al-Bouhayra, à l'extérieur de Bâb Jahwar à Séville, dans un endroit connu anciennement chez les gens par Bilqam Fir'awn (. .).

Puis, il ordonna à Abû l-Qâsim al-Hawfî, le juge, et à Abû Bakr Ibn al-Haddâ, l'aménagement de toute la zone contiguë aux palais et aux maisons et de se servir de l'argent du trésor pour embellir ces constructions et planter des oliviers, des arbres, des vignes et des fruits exotiques, en choisissant parmi toutes les espèces celles qui sont les plus étranges et qui donnent les fruits les plus savoureux. Les deux hommes, qui furent pieux, intègres et experts dans l'art de la géométrie, du calcul et de l'agronomie, mirent à exécution ce qu'on leur avait ordonné.(...).

Ensuite, l'ordre suprême fut donné aux régisseurs de l'Aljarafe pour réunir des plants sélectionnés d'oliviers de différentes sortes, les payer avec l'argent du Trésor (que Dieu le fructifie!) et les ramener à la Bouhayra en vue de leur plantation. Ainsi, des dizaines de milliers de plants furent acheminés, nécessitant pour cela la collaboration des cheikhs de la campagne, qui se sont organisés entre eux pour effectuer cette tâche. La plantation s'est faite de manière ordonnée, année après année et dans des conditions harmonieuses.

Le Commandeur des Croyants sortait à cheval de son palais de Séville, accompagné des dignitaires almohades, pour superviser les travaux et se réjouir du spectacle de la plantation.

C'est l'architecte en chef, Ahmad ben Bâsso, qui eut la charge exclusive de la construction des palais de la Bouhayra. Cette construction fut d'une beauté

indescriptible (. . .). Puis, on continua à élever les murailles qui les entourent de tout côté, utilisant pour cela la chaux, le sable et le gravier.

Quant à la supervision des travaux de creusement et de plantation de la Bouhayra, elle fût confiée au Cheikh Abû Dâwûd ben Jallidâsan (1184), gouverneur de Séville et de sa région et intendant du Commandeur des Croyants. Cet homme avait sous sa responsabilité un Registre des Dépenses où sont consignés les frais de plantation et de construction et qui témoigne, jour pour jour, de l'avancement des travaux.

Pendant ce temps, les animaux de charge du Commandeur des Croyants et ses serviteurs continuaient à transporter les pierres, les briques cuites, la chaux, les arbres fruitiers et les autres arbres. L'ordre suprême fût également donné aux gouverneurs de Grenade et de Guadiax pour acheminer vers la Bouhayra les variétés de prunier (ijjâs) que les médecins appellent kummatrâ (poirier), le prunier appelé 'abqar (prunier domestique ou oeil de boeuf), le poirier andalous appelé al-'arza et des pommiers. Les chargements arrivaient ainsi par vagues successives, déposant tous les plants sélectionnés des arbres fruitiers destinés à la transplantation. Ce fût Le vizir Abû l-Alâ Idrîs et son fils Abû Yahyâ qui contrôlèrent le déroulement des opérations depuis le lever du jour jusqu'au coucher du soleil. La surveillance continua sans relâche, jusqu'à ce que le travail fût achevé et que les murailles furent élevées, entourant les quatre coins de la Bouhayra et la protégeant de tout ce qui peut lui causer des dommages”.

“Quand les constructions furent terminées, poursuit l'auteur, le Commandeur des Croyants chercha le moyen de conduire l'eau pour arroser ses plantations. Il trouva alors dans la banlieue de la ville, hors de Bâb Qarmûna, sur la route qui mène à Carmona, les traces perdues d'un ancien canal qui fût recouvert de terre, devenant ainsi difficile à repérer.

L'ingénieur hydraulicien al-Hâj Ya'îsh, après avoir inspecté le vestige en question, a découvert qu'il s'agit du tracé d'un canal ancien, oeuvre des rois romains du passé. Ce canal servait à l'alimentation en eau de Séville. Aidé par des hommes de métiers et des ouvriers, notre ingénieur continua à remonter le tracé du canal et à creuser jusqu'à ce qu'il ait découvert l'ancienne source appelée par les habitants de Séville et ses agents d'autorité 'Ayn al-Ghappâr.

Mais, il ne fallut pas beaucoup de temps à al-Hâj Ya'îsh pour se rendre compte qu'il ne s'agit pas de la vraie source et que ce que les gens connaissent comme telle n'est, en fait, que l'emplacement d'une brèche qui s'est produite dans le cours de l'ancienne canalisation, empêchant l'eau de poursuivre son chemin. Sachant que la canalisation a pu se prolonger plus en amont, il continua à inspecter les lieux jusqu'à découvrir l'endroit du fleuve où s'effectuait le branchement de la canalisation et qui se trouve près de Qal'at Jâbir (Alcala de Guadaira). Il pris la mesure du niveau à cet emplacement-ci et conduisit l'eau jusqu'à al-Bouhayra.

Ravi de cet exploit, le Commandeur des Croyants ordonna de prolonger la canalisation et de conduire l'eau à l'intérieur de la ville, de façon à alimenter les palais, satisfaire les besoins de la population en eau potable et faire fonctionner les installations urbaines.

Le travail d'adduction fût réalisé suivant un art de l'ingénieur parfaitement accompli. Puis, l'ordre fût encore donné pour la construction d'un bassin de retenue à Hârat Mâyûr (quartier Mayor), à Séville. La mise en eau de ce bassin fût réalisée le samedi 22 février 1172.

Ce jour là, le commandeur des croyants présida les festivités d'inauguration, accompagné des dignitaires almohades, des magistrats et du corps d'élite de l'armée. Les tambours furent frappés pour célébrer cet événement et exprimer la joie

de voir l'eau remplir le bassin de retenue et terminer ainsi sa course à l'intérieur de Séville, au Quartier Mayor dont nous avons parlé" (traduction M. El Faïz).

Ce texte, essentiel pour l'étude de la fondation du modèle de la Bouhayra, peut être complétée par les descriptions tardives qui nous renseignent sur la structure et le dessin de ce nouveau style de jardins.



Dessin 4-pavillon de l'Agdal

C'est à l'historien al-Fachtâli que revient le mérite de décrire la Bouhayra de Marrakech que le Sultan Ahmad al-Mansûr (m. 1603) qualifiait du nom de Parc de la Joie (boustân al-Masarra):

"Ce parc d'al-Masarra, nous dit l'auteur, organisé autour du Jardin du Canal et adossé à la muraille d'al-Qasaba et d'al-Sâliha dont il prend toute la largeur, est d'une étendue et d'une ouverture de plan telles que le manteau de verdure qu'il déploie à l'horizon constitue un espace capable de mettre à l'épreuve les meilleurs chevaux de course.

C'est un jardin de conception agréable, bien ordonné, où les enclos rivalisent en exhibant leurs plants de vigne, d'olivier, de grenadier, différentes variétés de palmiers et d'espèces diverses. Plusieurs jardins se chevauchent dans cet espace, séparés en long et en large par des allées bordées de haies de myrtes, de bigaradiers, de sureau noir et des treilles de rosiers, d'églantiers et de jasmins. L'ensemble est d'un rapport tel qu'on ne peut l'estimer, mais

qui s'explique par la fécondité de la terre.

Arrivé à cette mer houleuse que constitue le grand bassin et qui domine le jardin, on découvre un panorama superbe, étonnant par sa beauté et l'étendue de ses horizons.

Le regard se perd dans l'infinité de l'espace comme se perdent les étoiles dans le firmament ou les chevaux dans une aire de course. Des fontaines construites et adossées au mur renvoient des jets d'eau immédiatement captés par des canaux qui les sertissent au milieu d'allées bordées de myrtes, de bigaradiers, de citronniers et de toutes espèces d'arbres qui ne perdent pas leurs feuilles (...). Puis il y a le Grand Pavillon qui se dresse somptueux et agréable à voir, saigné en dessous par l'impétueux canal qui se jette dans le bassin et le marque de l'empreinte de ses ondulations" (traduction M. E).

A cette description imagée, il convient d'ajouter le témoignage d'un autre historien, al-Nâsirî, qui montre que jusqu'au XIX^{ème} siècle le modèle des Bouhayra est resté dans son dessin original, peu sensible à l'incurie des hommes et du temps :

“C'est, dit-il, un très grand jardin qui comprend plusieurs carrés complantés (*jannât*, paradis), connus par leurs limites, leurs noms et les ouvriers agricoles qui leur sont affectés. Chaque parcelle dispose d'une ou de plusieurs espèces d'arbres utiles: des oliviers, des grenadiers, des pommiers, des orangers, des vignes, des figuiers, des noyers, des amandiers et d'autres espèces. A l'intérieur de ces carrés poussent des essences florales et aromatiques et des légumes dont la couleur, la saveur, l'odeur et les propriétés physiques sont différentes. Ces essences existent en un nombre incalculable. Certaines espèces sont inconnues au Maroc et proviennent d'autres pays. Au milieu du jardin, on trouve des bassins gigantesques sur lesquels circulent embarcations et bateaux et qui reçoivent l'eau des Khettaras. Celles-ci serpentent comme des rivières permettant l'arrosage des jardins et le fonctionnement des moulins qui s'y trouvent en grand nombre.

Il y a des bassins qui mesurent 200 pas environ par côté. Il contiennent aussi des pavillons dignes des rois persans, des coupoles qui rappèlent les César et des places de repos à la mode omeyyade. En somme, ce jardin est un paradis sur terre qui surpasse en beauté bien des lieux de plaisance en Syrie et en Perse”

Cette description, où l' historien s'est effacé pour ne laisser parler que l'homme de lettres, nous fait découvrir à la fois la richesse matérielle et l'esthétique de l'Agdal. En fait, toute cette opulence n'est que le miracle de l'eau en terre aride. Une eau qu'il a fallu reconquérir, goutte par goutte, aux tribus environnantes.

Les textes littéraires ont su restituer toute la valeur de l'eau pour Marrakech et ses jardins historiques. L'éloge des canaux et des fleurs par des poètes inspirés ne manque pas de nous transporter de l'Atlas aux rives du Tigre et de l'Euphrate, à ce berceau de la civilisation hydraulique, où les souverains mésopotamiens antiques avaient lié, très tôt, leur destin à la conquête de l'eau.



(Dessin 5-canal royal de Tasoultant)

La création des Bouhayra à Marrakech et à Séville nous semble exprimer le mieux la naissance du nouveau style des « jardins à l'almohade ». On parle de nouveauté

parce que ses créateurs ne se sont pas cantonnés dans une imitation servile du modèle oriental. Au-delà des formules générales qu'on retrouve partout, les artistes de l'époque ont cherché à innover, inaugurant une nouvelle échelle dans la conception et l'ordonnement des jardins.

Les différentes descriptions indiquent la volonté de tirer profit des vues du dehors et un certain raffinement de l'art paysager. Elles permettent aussi de relever un trait qui caractérise ce style de jardins: il s'agit de la mise en scène de l'eau dans de grands bassins. Ces derniers ne se limitaient pas aux fonctions traditionnelles de l'irrigation. Ils permettaient le développement de nombreuses activités ludiques et prêtaient souvent leur décor aux festivités et réceptions organisées par les souverains du Maroc.

L'historien Ibn Sâhib al-Salât cite l'exemple de la réception phénoménale organisée par Abû Ya'qûb Yûsuf à l'Agdal de Marrakech en 1170-1171. Cette réception des délégations des tribus dura 15 jours, pendant lesquels le Calife a reçu en moyenne 3000 personnes par jour. "On fit, précise l'auteur, ce qu'on avait l'habitude de faire: une rivière de robb (une sorte de liqueur ou vin doux) coupé d'eau; chaque fois qu'une délégation entre, elle salue le Calife, reçoit sa bénédiction et se dirige vers la séguia du robb pour boire et s'amuser".

En calculant les quantités de robb qu'il a fallu pour la consommation des 45000 convives que le jardin a contenu durant les deux semaines de festivités, on peut imaginer l'étendue du vignoble dont la production aurait alimenté les distilleries du parc impérial.

La division en enclos semble être une spécificité de l'Agdal, sa marque d'origine. Le premier enclos, celui de l'orangerie, est placé près du grand bassin, afin de profiter d'une eau rare et convoitée. Le second, celui de l'oliveraie est plus étendu. Plus loin, c'est de vignoble qu'il s'agit. On chemine ainsi d'enclos en enclos, de jardin en jardin, évoluant parmi les grenadiers, les figuiers, les palmiers, les noyers, les amandiers et d'autres espèces végétales. Tous ces enclos communiquent entre eux. Ils ne sont séparés que par des allées bordées de myrtes, de sureau noir, de treilles de rosiers, d'églantines et de jasmins.

Une fois l'immense enclos de la Bouhayra de Marrakech achevé, les Almohades ont cherché à porter le plus loin possible son rayonnement. Le même modèle fut réalisé à Rabat, à Gibraltar et à Séville. A chaque fois, ce sont les limites de l'enclos qui furent élargies, l'utopie d'un vaste jardin trans-frontalier peu à peu concrétisée. C'est la première fois que la langue du jardinage fut utilisée pour unir deux rives que la Méditerranée a séparées.



(Dessin 6-Bassin al-Zahira)

Conclusion

L'histoire de l'art des jardins dans le Monde Arabe peut être considérée comme l'histoire de la réalisation des miracles de l'eau dans les contrées désertiques et arides. Quel que soit l'exemple rencontré – que l'on soit en Orient ou en Occident musulmans- il est possible de vérifier le lien entre la maîtrise des ressources hydrauliques et le développement des jardins. L'eau était non seulement fondatrice d'un art, mais aussi une clef de compréhension du dessin des jardins, de leur forme et des traits de leur évolution.

De toute l'histoire de la présence arabe dans Al-Andalus – présence qui a duré plus de sept siècles- nous avons privilégié le bref moment (1133 à 1184) où Marrakech et Séville furent les capitales d'un empire qui s'étendait de l'Espagne aux royaumes de l'Afrique Noire.

Les deux villes ont concentré toute leur énergie vers la réalisation d'un idéal de jardin sans frontière. Un idéal fait d'intelligence, de générosité et de beauté. Rien n'exprime mieux la grandeur de cette œuvre que les équipes d'architectes, d'ingénieurs hydrauliciens, de jardiniers, d'artisans et de poètes qui entouraient les califes almohades et les suivaient dans leurs déplacements fréquents entre Al-Andalus et le Maroc. Faire du jardin un trait d'union entre les deux rives du Déroit de Gibraltar : tel était le rêve des hommes et des femmes de cette époque. Le nouveau style des Bouhayra almohades n'était-il pas porteur d'utopies?

Comment renouer aujourd'hui avec un idéal commun aux espagnols et aux marocains? Comment briser le mur d'incompréhension et d'intolérance érigé par les partisans des inquisitions et des «chocs de civilisations»?

Il me semble essentiel aujourd'hui de placer l'utopie des jardins sans frontières au cœur la coopération culturelle hispano-marocaine. Une coopération renouée et visionnaire, capable de tirer leçons de l'histoire et d'avancer, non pas au rythme des événements tragiques, mais avec des investissements conséquent dans les valeurs de la paix et du dialogue des cultures.